

## *Festival of Festivals — Toronto 1988*

Maurice Elia

---

Number 137, November 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50606ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Elia, M. (1988). Review of [*Festival of Festivals — Toronto 1988*]. *Séquences*, (137), 40–41.

# Festival of Festivals — Toronto 1988

Est-ce le début d'une nouvelle tradition? Ou le hasard de la programmation et ses aléas? Le fait est que, pour la troisième année consécutive, le Festival de Toronto (13 ans maintenant) a été inauguré par un film canadien, à savoir *Dead Ringers* de David Cronenberg (v. critique page ). En 1986, c'était *Le Déclin de l'empire américain* (à Toronto, c'est un film canadien!); en 1987, c'était au tour du *Chant des sirènes / I've Heard the Mermaids Singing*. Mais ce n'est pas tout. Le Festival of Festivals a voulu effacer tout ce qu'on a pu dire (les rumeurs, les rumeurs...) sur l'absence du cinéma canadien sur la scène cinématographique 1988.

Bien sûr, le cinéma canadien est là, vivant, souriant de toutes ses dents. Et de plus, il se porte plutôt bien, si l'on juge par l'éventail très diversifié de la production récente. Dans la section *Perspective Canada*, on a dénombré une trentaine de films canadiens (dont un record de 24 longs métrages!)

En fait, au cours des deux dernières décennies, l'espoir s'est vu fermé pour la majorité des cinéastes. Dès 1970, avec par exemple le film de Don Shebib *Goin' Down the Road*, on prédisait un avenir sans nuages au cinéma national. Du côté canadien français, l'année suivante, *Mon oncle Antoine* pavait la voie à une renaissance et à une liberté de ce cinéma qui se redéfinissait par ses particularités, sa vie propre et une manière fraîche et nouvelle de voir les choses.

Cependant, les années suivantes, on notait un fléchissement sensible. Les cinéastes se tournaient vers Hollywood et les créateurs faisaient en sorte de faire flotter la bannière étoilée sur les édifices torontois et montréalais. Vers la fin des années 70, petit renouveau sous forme de réveil des sens: *Why Shoot the Teacher*, *J.A. Martin, photographe...* Mais ce n'était qu'un éclair, une lueur dans l'horizon déjà assorti de billets verts de la proche Amérique. Hollywood était finalement le plus fort et il fallait travailler à percer là-bas (sans nécessairement se déplacer) pour pouvoir faire son film. Le gouvernement fédéral y était aussi pour quelque chose, mais tout le monde se rendait compte que l'on voulait faire de l'argent plutôt que faire des films. Comparez les chiffres: 70 films produits au Canada en 1970; seulement 27 en 1982. Nous parlons ici de longs métrages, mais les subventions offertes aux producteurs de courts métrages n'étaient pas d'un autre ordre de grandeur.

Les abris fiscaux devenus sujets à scandale, et face à l'embarras créé aux yeux du monde dans les festivals internationaux où le film canadien n'arrivait pas à se distinguer du film américain, on s'est tourné vers la télévision. Le gouvernement avait donné le ton en changeant le nom de la SDICC (Société de développement de l'industrie cinématographique canadienne) en Téléfilm Canada, en faisant bien attention de choisir un caractère spécial pour son logo officiel pour que les accents aigus soient là pour les francophones et astucieusement absents pour les anglophones. Bravo, mais qu'en est-il résulté? Difficile à dire encore. Nous vivons de nouvelles années de gestation (*Bethune* en est l'exemple parfait), mais en attendant, des films se font tant bien que mal et le Festival de Toronto nous les a présentés avec tout le faste nécessaire pour en faire un événement.

Du côté francophone, mis à part *À corps perdu* et *La Guerre oubliée* (connus au Québec), nous avons eu droit au dernier film de Jean Pierre Lefebvre *La Boîte à soleil*, un bijou sous forme de conte

apparemment déroutant, mais dont les thèmes entrelacés sont abordés avec une beauté dans les images, propre aux films précédents de son auteur. La vie et la survie sont placées côte à côte et le spectateur ne peut que participer à leur véritable définition respective.

Adoptant une démarche similaire, le cinéaste Frank Cole avec *A Life* nous a offert une sorte de *docudrama* d'une heure et quart sur



la mort, pratiquement sans dialogue comme le film de Lefebvre. On y voit une vis pénétrer lentement dans du bois, un serpent glisser sur un parquet brillant et le désert ambiant qui est celui de la vie quand la solitude nous guette et annonce la mort. Fascinant.

Le multiculturalisme canadien s'étale en long et en large dans *Milk and Honey* (Rebecca Yates et Glen Salzman) avec ce récit très pessimiste de Jamaïcains déracinés vivant à Toronto. *Palais Royale* (Martin Lavut) est une fantaisie satirique où la ville de Toronto avec ses apparences de propreté des moeurs s'apprête à changer son image grâce à un anti-héros plus ou moins obsédé par la beauté d'une femme et l'attrance de l'argent. Quant au dernier film de Lewis Furey, *Shadow Dancing*, c'est une intéressante et intrigante étude de transfert de personnalités avec naturellement la musique et la danse pour toiles de fond; de quoi vous faire oublier (du moins pour quelque temps) le précédent *Night Magic* (1985). Avec *Growing Up in America*, le cinéaste Morley Markson nous transporte dans les années 60 où le hippisme fleurissait et où les grands noms de l'époque étaient Jerry Rubin, Abbie Hoffman et Timothy Leary. À travers une série de propos, on rit de l'évolution de ces gens qui ont parfois changé leur vie de façon draconienne et on se demande si vraiment la nostalgie est toujours ce qu'elle était.

Plusieurs films dits d'avant-garde (dont le bizarre *Urinal* de John Greyson) et des documentaires en bonne et due forme (à voir: *Strangers in a Strange Land: The Adventures of a Canadian Film Crew in China* de Bob McKeown, sur le tournage du film que vous savez; et *Witnesses* de Martyn Burke sur la guerre en Afghanistan) viennent compléter ce tour d'horizon canadien qui a semblé intéresser plusieurs distributeurs étrangers.

\*\*\*

Se retrouver dans le labyrinthe des choix offerts par un festival n'a jamais été une chose facile. Cependant, avec l'aide d'un programme-catalogue qui fourmille de renseignements extrêmement



utiles, le cinéophile parvient à faire son choix sans avoir à effectuer de terribles sacrifices.

S'il s'attache aux problèmes de famille, il pouvait immédiatement faire la queue pour ne pas rater le premier film réalisé par Sam Shepard, *Far North*. Le cinéma intimiste se doit d'inscrire le plus célèbre des écrivains de théâtre de l'Amérique contemporaine dans son répertoire. Cette superbe et profonde étude des relations entre un père excentrique et ses deux filles vaut sans doute par l'excellente interprétation de Charles Durning, de Jessica Lange et de Tess Harper, mais elle est avant tout l'expression d'un état d'âme, celui qui hante les pièces de Shepard depuis toujours, d'une vie interne qui chevauche la vie quotidienne et lui donne finalement les élans nécessaires à sa continuation. Le même spectateur pourra se régaler devant Richard Gere et Kevin Anderson, dans *Miles from Home* de Gary Sinise, qui jouent deux frères qui doivent prendre des décisions lors de la perte de leur ferme familiale. Très rarement a-t-on vu l'effondrement du rêve américain de façon aussi cynique et les deux films qui avaient déjà traité de ce sujet par le passé (à savoir: *The River* et *Country*) sont laissés loin derrière. Les relations père/fils sont examinées avec humour dans *Memories of Me* (Henry Winkler), et celle de deux amis, malades terminaux dans le faible *Hawks* (Robert Ellis Miller).

Mais tous ces films sont des films américains, me direz-vous. Oui, et Toronto est un festival reconnu pour être le tremplin nécessaire et utile au lancement d'une grande quantité de films U.S.A.

C'est mal connaître ce festival dynamique et souriant que de l'étiqueter uniquement de cette manière assez arbitraire. Le Festival of Festivals mérite mieux que cela, parce qu'il est mieux que cela.

Sous le titre « Kino Eye: Soviet Cinema from Stalin to Glasnost », une rétrospective soviétique de grande ampleur (quelque 50 films) a mobilisé les foules festivières. Des titres parmi les plus célèbres: *Quand passent les cigognes* (Mikhaïl Kalatozov, Grand Prix au Festival de Cannes 1957), *La Ballade du soldat* (Grigori Tchoukhraï, 1959), *L'Enfance d'Ivan* (Andrei Tarkovski, 1962), *L'Ombre des ancêtres oubliés* (Sergueï Paradjanov, 1965), *Le Fascisme ordinaire* (Mikhaïl Romm, 1965), *Je demande la parole* (Gleb Panfilov, 1973), *Cinq soirées* (Nikita Mikhalkov, 1978)... Mais aussi les films d'anciens dissidents et de cinéastes qui auraient été encore actifs aujourd'hui s'ils étaient vivants (comme Vassili Shoukshine, Dinara Asanova ou Larissa Shepitko, décédée dans un accident de la route et femme du cinéaste Elem Klimov).

Un hommage particulier a été rendu aux deux cinéastes de la nouvelle génération finlandaise, Aki et Mika Kaurismäki. Ayant toujours fonctionné à l'ombre du cinéma suédois, le cinéma finlandais s'est enfin donné des raisons de croire en un avenir prometteur et particulier. À l'aube d'être enfin découverts en Amérique du Nord, les frères Kaurismäki sont à l'origine d'un cinéma social n'ayant pas peur de mettre en vedette des personnages un peu désaxés, typiques de la société contemporaine et forts de leur individualité. Après avoir pris certaines libertés avec le *Crime et châtiment* de Dostoïevski, Aki a choisi de remodeler Shakespeare pour en faire une oeuvre post-moderniste qu'il a intitulée *Hamlet Goes Business*, tournée en noir et

blanc et assaisonnée d'un humour noir nouveau. Pour sa part, Mika nous présente avec *Helsinki Napoli / All Night Long* un chauffeur de taxi finlandais marié à une Italienne et père de jumeaux. Le monde de la drogue est illustré de façon innovatrice et des visages bien connus des cinéophiles font soudain leur apparition (Samuel Fuller, Eddie Constantine, Jim Jarmusch), ajoutant aux moments forts d'une action menée tambour battant.

Autres films vus, en vrac et en excluant ceux déjà programmés à Montréal (en ville ou au cours du Festival des films du monde, comme *Quelques jours avec moi*, *The Raggedy Rawney*, *Le Cri du hibou*, *36 fillette*, *Drowning by Numbers*, *El Dorado*...):

*Alouette, je te plumerai* de Pierre Zucca. C'est la présence de Claude Chabrol acteur qui fait toute la différence. Sans lui, le film aurait été un échec complet et aurait sombré dans la banalité et vite dans l'oubli. Corrosif à sa manière, Chabrol roule ses gros yeux globuleux dans cette farce qui s'essouffle un peu vers la fin. Mais le début vaut le déplacement.

*Track 29* de Nicolas Roeg. Extraordinaire portrait de femme (Theresa Russell, bien entendu, Mme Roeg dans la vie), ce film nous présente un récit hachuré de joyeuses lumières, au cours duquel un jeune homme (Gary Oldman) vient se présenter à une femme mariée à un amateur de trains électriques. « Je suis le fils dont tu t'es débarrassé, il y a de longues années », lui dit-il. La femme se cabre, s'émeut, se désespère, comprend, agit en conséquence — le tout sous nos yeux. Mais le jeune homme a-t-il vraiment existé?

*Chocolat* de Claire Denis. Premier film d'une assistante de Robert Enrico, Jacques Rivette et Wim Wenders, cette oeuvre pseudo-autobiographique se situe au Cameroun, au moment où une jeune femme revoit son enfance au temps où le pays était encore une colonie française. Cette vision d'Européens forcés de quitter leurs terres et vivant une vie de bourgeois désabusés rappelle un peu *White Mischief / Sur la route de Nairobi* et ses Anglais décadents du Kenya. Un film bien fait, cependant, où la dignité africaine est joliment amenée.

*Wherever You Are* de Krzysztof Zanussi. Premier film de son auteur à avoir été écrit et réalisé avec le public anglo-saxon en tête. Une oeuvre puissante, forte et digne que la langue anglaise ne vient dépareiller à aucun instant, et qui renouvelle la passion de Zanussi pour des personnages torturés par l'écrasement de leurs valeurs et la recherche de leur spiritualité disparue.

*Suspended* de Waldemar Krzystek. Film entièrement polonais celui-là, réalisé avec maîtrise par un jeune cinéaste dont c'est le premier long métrage. Quelle chance d'avoir pu réunir au générique les deux acteurs de *L'Homme de marbre*, Krystyna Janda et Jerzy Radziwiłowicz! Un film subtil, tout en petites vagues émotionnelles, qui nous raconte l'histoire d'un fugitif caché par la femme qu'il aime lors de l'oppression staliniste du début des années 50 en Pologne.

*Miracle Mile* de Steve de Jarnett. On reviendra plus longuement sur ce film puissant qui ne se raconte pas et qui s'imprime dans les mémoires à tout jamais. Titre et cinéaste à ne pas oublier.

Maurice Elia



Crime et Châtiment



Alouette, je te plumerai